



## L'INTERTEXTUALITÉ HOMÉRIQUE DANS LA *GUERRE DES JUIFS* 5, 55-66 DE FLAVIUS JOSÈPHE\*

SERGE BARDET

UNIVERSITÉ D'ÉVRY – ANHIMA UMR 8210

### Résumé

Les § 55-66 du livre 5 de la *Guerre des Juifs* ne sont, à première vue, qu'une anecdote banale sur une patrouille de reconnaissance qui a failli mal tourner pour Titus, pendant le siège de Jérusalem par les légions romaines. En réalité, le récit emprunte à l'*Iliade* divers éléments (en particulier 8, 58-166 pour les éléments narratifs) qui, examinés de près, font apercevoir plusieurs étages de signification : glorification du prince romain, certes ; mais aussi assimilation de Jérusalem à Troie, berceau de Rome, la maîtresse de l'œkoumène.

### Abstract

*For anybody reads the Jewish War 5, 55-66, it seems at first glance it is just about a reconnaissance patrol which nearly went awry for Titus, while he besieged Jerusalem. Actually, the narrative borrows to various elements in Homer's Iliad (chiefly 8, 58-166), which, if closely examined, let discern several levels of significance : obviously, Roman prince is here extolled ; but Jerusalem is also likened to Troy, the matrix of Rome, which then became the ruler of the known world.*

---

\* Cet article est né d'une initiative de Jean-Luc Vix à destination des agrégatifs de Strasbourg : qu'il soit ici remercié de cette part de paternité. Tout ce qui est critiquable me reste imputable.

*In memoriam* Jean-Pierre Richard (1922-†2019),  
*quem etiam nunc audivisse recordor annis* 1979-1980.

De Flavius Josèphe, on sait généralement qu'il est un écrivain juif, qu'il écrit en grec et que, d'abord prisonnier de Vespasien, il est ensuite affranchi et devient un client des Flaviens. Il est donc l'exemple même d'une vie au carrefour de trois grandes cultures.

Il parle vraisemblablement l'araméen comme tout le monde alors en Judée<sup>1</sup>, dit connaître très bien l'hébreu (ce qui semble découler logiquement de son éducation de jeune prêtre<sup>2</sup>) et tout semble indiquer qu'il maîtrise le grec et le latin comme on peut aujourd'hui maîtriser des langues étrangères : assez pour échanger dans ces langues avec les élites romaines, pas suffisamment pour être un grand styliste (il reconnaît avoir des secrétaires pour l'aider à la rédaction de ses ouvrages en grec<sup>3</sup> : ces secrétaires devaient avoir, encore plus que lui, une culture grecque scolaire). En tout cas, il écrit en grec et en Italie (si l'on m'autorise ce *zeugma*), au contact de la cour (où il croise à la fois la famille impériale issue de la guerre de Judée et des membres de la famille hérodiennne, qui ont régné sur la région dans la vassalité à Rome) et au contact de la communauté juive de Rome et d'Ostie, avec probablement un lectorat multiple, romain ou juif, pour lequel il écrit à plusieurs niveaux de lecture.

La *Guerre des Juifs*, qu'il compose vers 75, est son premier ouvrage connu. Il y retrace le déclenchement de la révolte juive de 66, le nettoyage méthodique de la Galilée et de la Judée par Vespasien, puis enfin le siège et la prise de Jérusalem par Titus après l'accession de son père au trône impérial. Il s'inscrit alors dans une tradition littéraire et politique déjà bien établie ; pour les lettres latines, évidemment le *Bellum Gallicum* de César et le *Bellum Iugurthinum*, la *Guerre de Jugurtha* de Salluste, écrite peu après<sup>4</sup> ; en grec, le genre, né avec Thucydide,

---

<sup>1</sup> Sur le contexte de revivalisme araméophone et sur le dossier de la première édition de la *Guerre des Juifs*, probablement rédigée en araméen, cf. VIDAL-NAQUET 1977, p. 17-19.

<sup>2</sup> HADAS-LEBEL 1989, p. 23-28.

<sup>3</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Contre Apion* 1, 50. Cf. THACKERAY 2000 [1929], chapitre 5, p. 65-78.

<sup>4</sup> Je ne parle que des ouvrages en prose ; il y a encore, en vers, deux épopées : un *Bellum Poenicum* de Naevius ; un *Bellum Siculum* composé à la gloire d'Octave après sa victoire contre Sextus Pompée et attribué à Cornelius Severus. Et ne mentionnons que pour mémoire un mystérieux et anonyme *De bello Actiaco*, qui serait plus justement intitulé *De bello Alexandrino* ou *Ægyptiaco* et dont nous ignorons tout (y compris le titre réel) en dehors de quelques vers retrouvés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans la *villa* des Papyrus à Herculaneum. Pour les éditions de chacun de ces textes, voir respectivement FLORES 2011 ; HOLLIS 2007 ;

acclimaté à Rome par Polybe (auteur d'une *Guerre de Numance* aujourd'hui perdue<sup>5</sup>), continuera à vivre encore au II<sup>e</sup> s. avec les *Guerres mithridatiques* d'Appien : en 75 (ou peu d'années après), il n'est donc pas hors de saison.

La seule règle impérative pour définir ce genre, c'est que, au bout du compte, Rome ait gagné la guerre qu'on relate (il n'y a jamais eu de *De bello Germanico* après la cuisante défaite de Varus sous le règne d'Auguste). Mais il y a quelques constantes : un récit chronologique des opérations ; des aperçus ethnographiques plus ou moins importants ; la figure d'un grand homme positif (César vu par César, Marius par Salluste, Vespasien chez Flavius Josèphe) ou négatif (Mithridate chez Appien), ou d'un collectif de méchants (les groupes politico-messianistes chez Josèphe). Le quatrième grand trait générique est donc de dessiner pour l'opinion cultivée la figure ou les caractéristiques d'un bon porteur du pouvoir dans une bonne société, ou son inverse, qui sert de repoussoir.

Mais quand on est un Juif de milieu favorisé, cultivé, dans un bassin méditerranéen largement (et progressivement depuis le ~IV<sup>e</sup> s.) globalisé par l'acculturation aux normes grecques et (plus récemment) aux normes romaines, on a été diversement imprégné à la fois de ce que nous appelons la Bible (ou l'Ancien Testament) et qu'en hébreu on appelle *tanakh*<sup>6</sup>, des grands classiques grecs (et on peine à imaginer, aujourd'hui, que les élèves apprenaient à lire dans Homère !) et très probablement de toute une littérature « romaine », c'est-à-dire soit en latin, soit en grec dans le cadre d'un projet romain (les classes cultivées possédaient l'une et l'autre langue).

En réalité, Josèphe a eu recours à des secrétaires, des écolâtres « grecs », c'est-à-dire, vu les connaissances qu'ils devaient nécessairement posséder pour le seconder efficacement, des Orientaux parfaitement hellénisés selon toute vraisemblance. Il y a donc en réalité une énonciation constamment double : le propos de Josèphe *et* les mots des rédacteurs « grecs » auxquels il a laissé des notes et des instructions. Pour plus de facilité, nous continuerons à parler de « Josèphe » ; mais, en réalité, *stricto sensu*, ce n'est pas Josèphe qui s'exprime : *stricto sensu*, c'est le texte qui *signifie*, qui est l'expression d'une culture soit mixte, soit collective du groupe « auteur & rédacteurs ». Évidence qu'il est parfois bon de rappeler.

Cette culture composite, on pourrait l'approcher à travers trois sources d'intertextualité : j'ai déjà, en d'autres pages, montré comment la description de Jérusalem et du Temple par Josèphe rivalise très certainement avec celle de Babylone et des jardins suspendus par Strabon. J'ai également montré, dans les

---

RIESE 1869. Sur les deux dernières œuvres citées, voir BENARIO 1983, p. 1656-1662 ; sur la dernière, voir ZECCHINI 1987 (avec prudence) et surtout SCAPPATICCIO 2010 (étude très technique et solide).

<sup>5</sup> CICÉRON, *Ad fam.* 5, 12, 2.

<sup>6</sup> Un acronyme pour *Torah* (le Pentateuque), *Neviim* (les prophètes) et *Ketouvim* (les [autres] écrits).

mêmes pages, comment la « grille de lecture » biblique informe la compréhension qu'ont des événements jérusalémites et Josèphe et, probablement, ses sources<sup>7</sup> (des témoins survivants). Je voudrais, dans ce texte, m'attacher à mettre en valeur une intertextualité qui peut paraître (à tort) plus improbable<sup>8</sup>, un arrière-plan homérique dans le récit du siège.

Rappelons d'abord brièvement le propos du livre 5 de la *Guerre des Juifs*. L'ouvrage est construit selon une progression dramatique très efficace, dans laquelle le siège de Jérusalem constitue une gradation fondamentale avant le *climax* : la prise de la ville et l'incendie du Temple, centre névralgique du judaïsme. Dans ce domaine plus qu'ailleurs, il y a toute une tradition littéraire et c'est l'occasion pour Josèphe de convoquer les grands modèles, en particulier ceux qui font de ce siège un événement hors normes, par son ampleur ou par l'absence de précédent. Ainsi, l'appréciation de Josèphe selon laquelle « aucune autre cité n'a enduré de pareilles souffrances, aucune génération, depuis l'origine des temps, n'a été aussi féconde en crimes » (μήτε πόλιν ἄλλην τοιαῦτα πεπονθέναι μήτε γενεὰν ἐξ αἰῶνος γεγονέναι κακίας γονιμωτέραν) fait très probablement écho à la formule de Thucydide dans la célèbre préface de son *Histoire de la guerre du Péloponnèse* : « il advint à la Grèce même une somme de malheurs telle qu'il n'y en pas d'autre exemple en un temps équivalent » (παθήματα τε ξυνηέχθη γενέσθαι ἐν αὐτῷ τῇ Ἑλλάδι οἷα οὐχ ἕτερον ἐν ἴσῳ χρόνῳ<sup>9</sup>). Néanmoins, l'affirmation d'un événement sans précédent est largement rhétorique et demanderait, pour être parfaitement cohérente avec le récit qui en est fait, une inventivité littéraire complète. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que, simultanément, Josèphe souligne l'ardeur et l'horreur inégalées (selon lui) de ce conflit tout en suggérant la dimension épique, homérique, des combattants. Quoi qu'il en soit, début 69, Vespasien a confié à Titus le soin de lui succéder à la tête des légions de Syrie et d'Égypte engagées dans la « pacification » de la Judée révoltée et celui-ci vient investir Jérusalem. Josèphe décrit tour à tour les luttes entre factions dans la ville ; la ville elle-même et son Temple (*pas encore détruits*) ; différentes opérations militaires : attaques, sorties, travaux de siège, actes de guerre psychologique. Enfin, il fait un tableau effrayant de l'état de la population prise au piège.

Le lecteur, même médiocrement cultivé, aura bien sûr compris que c'est dans le récit des opérations militaires, les offensives et les tentatives pour briser le siège, le fracas des armes et les paroles de provocation, que le siège de Jérusalem

<sup>7</sup> Voir BARDET 2020, p. 149-152 et 159-162.

<sup>8</sup> Le traité m *Iadaïm* IV.6, où Homère est pris comme pendant et opposé de la *Torah* dans un débat sur ce qui est plus ou moins pur, prouve l'importance d'Homère dans la culture juive.

<sup>9</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *Guerre des Juifs* (désormais *BJ* pour *Bellum Judaicum*, le titre usuel) 5, 442 ; THUCYDIDE, *Histoire de la guerre du Péloponnèse* 1, 23.

peut être rapporté à la façon d'un second siège de Troie. Plus d'un récit de combat semble imiter ceux de l'*Iliade*.

D'une part, la situation de siège y induisait : l'auteur peut ainsi faire endosser aux Romains le rôle des Achéens et aux Juifs celui des Troyens. Lorsque des combattants juifs attachent à un char le cadavre d'un soldat romain et le traînent tout autour des remparts de Jérusalem, *apparente* inversion d'une scène célèbre, le lecteur peut comprendre facilement que, par *hybris*, ils jouent dangereusement avec la logique des signes : ils se voulaient nouveaux Achille, ils ne faisaient que confirmer la chute prochaine de leur cité (*BJ* 6, 359).

D'autre part, de Démosthène à Jérôme de Stridon en passant par Cicéron, Lucain ou Sénèque, le recours au parallèle troyen est un *topos* de l'éloquence politique et judiciaire comme de la littérature morale ou épique et de l'historiographie, recommandé par les traités de rhétorique<sup>10</sup>. Il n'est donc pas très étonnant que le récit de l'assaut mené par les notables du parti sacerdotal contre les zélotes enfermés derrière les murs du Temple (*BJ* 4, 197-207) comprenne de nombreux motifs psychologiques, gestuels ou rhétoriques qui rappellent de près la bataille du chant 4 de l'*Iliade* (v. 422-544), celle des chants 12-16 (au pied du rempart achéen), voire du chant 17 (la lutte autour du corps de Patrocle).

Mais on étudiera ici un seul exemple, dans le livre 5, aux § 55-66 ; non qu'il suffise à résumer tout le « modèle troyen » dans l'œuvre de Josèphe, mais parce qu'il s'agit d'une anecdote relativement brève, un matériau homogène dont l'étude est la plus proportionnée aux dimensions d'un article. En voici le texte et une traduction personnelle :

#### TEXTE

(55) Ἐπεὶ δ' ἐκ τῆς ὁδοῦ πρὸς τὸν Ψήφινον πύργον ἀποκλίνας πλάγιον ἦγε τὸ τῶν ἰπέων στίφος, προπηδήσαντες ἐξαίφνης ἄπειροι κατὰ τοὺς Γυναικείους καλουμένους πύργους διὰ τῆς ἀντικρῦ τῶν Ἑλένης μνημείων πύλης διεκπαίουσι τῆς ἵππου, (56) καὶ τοὺς μὲν ἔτι κατὰ τὴν ὁδὸν θέοντας ἀντιμέτωποι στάντες ἐκάλυσαν σὺνάψαι τοῖς ἐκκλίνας, τὸν δὲ Τίτον ἀποτέμνοντα σὺν ὀλίγοις. (57) Τῷ δὲ πρόσω μὲν ἦν χωρεῖν ἀδύνατον· ἐκτετάφρευτο γὰρ ἀπὸ τοῦ τείχους περὶ τὰς κηρείας ἅπαντα, τοίχοις τε ἐπικαρσίοις καὶ πολλοῖς ἔρκεσι διειλημμένα· (58) τὴν δὲ πρὸς τοὺς σφετέρους ἀναδρομὴν πλήθει τῶν ἐν μέσῳ πολεμίων ἀμήχανον ἐώρα καὶ τραπένας τοὺς ἀνὰ τὴν λεωφόρον, ὧν οἱ πολλοὶ μὴδὲ γινώσκοντες τὸν τοῦ βασιλέως κίνδυνον, ἀλλ' οἰόμενοι συναναστραφῆναι κάκεῖνον ἀνέφευγον. (59) Ὁ δὲ κατιδὼν ὡς ἐν μόνῃ τῇ καθ' αὐτὸν ἀλκῇ κεῖται τὸ σῶζεσθαι τὸν τε ἵππον ἐπιστρέφει καὶ τοῖς περὶ αὐτὸν ἐμβοήσας ἔπεσθαι μέσοις ἐμμηδᾶ τοῖς πολεμίοις, διεκπαῖσαι πρὸς τοὺς σφετέρους βιαζόμενος. (60) Ἐνθα δὴ μάλιστα παρέστη νοεῖν, ὅτι καὶ πολέμων ῥοπαὶ καὶ βασιλέων κίνδυνοι μέλονται θεῶ· (61) τοσοῦτων γὰρ ἐπὶ τὸν Τίτον ἀφιεμένων βελῶν μήτε

<sup>10</sup> Sur ce « modèle troyen » et son importance continue dans la littérature grecque et romaine, voir CHAPOT – VIX 2020, en particulier aux p. 100-113.

κράνος ἔχοντα μήτε θώρακα, προῆλθε γὰρ ὡς ἔφην οὐ πολεμιστὴς ἀλλὰ κατὰσκοπος, οὐδὲν ἦψατο τοῦ σώματος, κενὰ δ' ὥσπερ ἐπίτηδες ἀστοχούντων παρερροίζειτο πάντα. (62) Ὁ δὲ ξίφει τοὺς κατὰ πλευρὸν αἰεὶ διαστέλλων καὶ πολλοὺς τῶν ἀντιπροσώπων ἀνατρέπων ἤλανθεν ὑπὲρ τοὺς ἐρειπομένους τὸν ἵππον. [... (65)] Τίτος ἐπὶ τὸ στρατόπεδον διασώζεται. (66) Τοῖς μὲν οὖν Ἰουδαίοις πλεονηκτῆσασι κατὰ τὴν πρώτην ἐπίθεσιν ἐπήγειρε τὰς διανοίας ἄσκεπτος ἐλπίς, καὶ πολὺ θάρσος αὐτοῖς εἰς τὸ μέλλον [ἢ] πρόσκαιρος ῥοπή προυξέει<sup>11</sup>.

## TRADUCTION

(55) Alors qu'il [Titus] menait un détachement de ses cavaliers en formation compacte et qu'il l'avait fait obliquer de la route vers la tour Psephinos, présentant alors le flanc, [les Juifs], qui s'étaient élancés tout à coup en nombre infini par la porte face aux monuments d'Hélène, au pied des tours dites des Femmes, font une percée à travers les pelotons (56) et, faisant face à ceux qui étaient encore en train de galoper sur la route, ils les empêchent de rejoindre ceux qui battaient en retraite ; ce faisant, ils isolent Titus avec un petit nombre d'hommes. (57) Il lui était impossible de s'échapper par l'avant : tout le terrain, à partir du rempart, était sillonné de fossés pour le jardinage et entrecoupé de murets transversaux et de nombreuses clôtures ; (58) il voyait aussi que, à cause de la grande quantité d'ennemis qui se trouvaient entre eux, il n'y avait pas moyen de revenir en arrière vers les siens, lesquels avaient déjà pris la fuite par la route : la plupart ne s'apercevaient pas du danger où était le prince [*littéralement* : le roi] et, pensant que lui aussi était sur le chemin du retour, ils s'enfuyaient. (59) Et lui, s'étant rendu compte que son salut résidait dans sa seule énergie, fait faire une volte à son cheval et, criant à ceux qui étaient autour de lui de le suivre, fond sur l'ennemi, s'ouvrant un passage à force de coups. (60) Ce sont bien ces circonstances qui mènent à penser que les aléas de la guerre et les périls qu'encourent les princes, c'est la divinité qui y veille. (61) Car, alors qu'une telle nuée de traits visait Titus, lequel ne portait ni casque ni cuirasse –de fait, il s'était avancé, comme je l'ai dit, non pour combattre, mais pour mener une reconnaissance–, aucune partie de son corps ne fut touchée et, comme à dessein, tous ne faisaient que siffler en vain sans l'atteindre. (62) Quant à lui, écartant sans relâche de son épée ceux qui l'approchaient de flanc et culbutant nombre de ceux qui l'attaquaient de front, il poussait son cheval par dessus ceux qui étaient ainsi bousculés. [... (65)] Titus rentre sain et sauf au camp. (66) Du coup, un espoir inconsidéré excitait les esprits des Juifs, eux qui avaient eu l'avantage au premier assaut, et ils étaient habités d'une grande confiance en l'avenir parce que la balance penchait momentanément en leur faveur.

<sup>11</sup> L'établissement du texte ne pose pas de problème majeur et il est identique dans toutes les grandes éditions. Seule variante à signaler (elle est discutée *infra*, n. 18) : (61) ἀστοχούντων LVRC : ἀστοχούντα PAM.

C'est apparemment une simple anecdote militaire : Titus mène une reconnaissance près du rempart, qui manque de mal tourner. En réalité, le récit démarque largement l'épisode du chant 8 de l'*Illiade* où Diomède sauve Nestor, et reprend toutes sortes de motifs épiques qu'on prendra surtout dans les chants 4 et 5, qui paraissent, par la densité des notations similaires, les plus adaptés à l'entreprise et que, de fait, le rédacteur joséphien semble avoir plus particulièrement à l'esprit.

Titus est attaqué au moment où il passe devant « les monuments d'Hélène » ; il s'agit du triple monument funéraire (trois pyramides) de la reine Hélène d'Adiabène<sup>12</sup> ; mais il est très possible que, sciemment ou non, le nom d'Hélène ait servi à l'écrivain (ou à ses secrétaires) d'embrasseur pour entrer dans un registre épique.

L'épisode homérique est le suivant : Dans la bataille du chant 8 (l'*Illiade*, la colère et l'apaisement d'Achille, s'articule autour du récit de deux batailles principales, celle-ci étant une bataille secondaire), les Achéens cèdent très vite devant les Troyens, se replient (et même s'enfuient) et le vieux Nestor se retrouve isolé, encerclé, à proximité d'Hector ; Diomède, qui est le seul à s'en apercevoir, accourt à son aide et appelle à l'aide Ulysse, qui passe tout près mais ne l'entend pas et ne voit pas la situation de Nestor et Diomède. Comme Diomède n'a peur de rien ni personne, il prend le contrôle du char de Nestor, fonce sur celui d'Hector et il poursuivrait volontiers le combat, mais Nestor le persuade qu'il est tout de même plus sage de profiter de la trouée qu'ils ont faite pour s'enfuir à leur tour et regagner le camp des Achéens.

Il y a une redistribution des rôles dans la transposition joséphienne : Titus se trouve dans la situation de Nestor (le sage), mais il va adopter aussi la conduite de Diomède (le brave) ; et ses officiers, eux qui « s'enfuyaient sans s'apercevoir du danger » (58 : μηδὲ γινώσκοντες τὸν κίνδυνον ἀνέφρευγον), se retrouvent dans le rôle d'Ulysse (8, 94 et 97 : πῆ φεύγεις [...] οὐδ' ἐσάκουσε).

Titus « crie à ceux qui étaient autour de lui de le suivre » (59 : τοῖς περὶ αὐτὸν ἐμφοήσας ἔπρασθαι), tout comme Diomède « excite Ulysse d'un cri terrible<sup>13</sup> » (8, 92 : σμερδαλέον δ' ἐδόησεν ἐποτρύνων Ὀδυσῆα) ; et, pareillement, leur parole n'est pas entendue. Finalement, Diomède, après avoir sauvé Nestor « tourne vers la fuite les chevaux aux sabots massifs, à travers le tumulte. Mais les Troyens et Hector, avec un bruit prodigieux, déversaient [sur Diomède et Nestor] les traits sources de sanglots » (8, 157-159 : φύγαδε τράπε μώνυχας ἵππους | αὐτίς ἀν' ἰωχμόν· ἐπὶ δὲ Τρῶές τε καὶ Ἴκτωρ | ἠχῆ θεσπεσίη βέλεα στονόεντα χέοντο). La situation de Titus semble de celles qu'il n'y a aucun moyen de résoudre (58 :

<sup>12</sup> Une région qui correspond en gros à l'actuel Kurdistan irakien, autour de l'actuelle Erbil, qui est aussi l'Arbèles près de laquelle Alexandre a vaincu définitivement Darius III, le dernier des Achéménides.

<sup>13</sup> Pour les citations de l'*Illiade*, on a mixé la vieille, mais belle traduction d'Eugène Lasserre avec celle, beaucoup plus récente, de Philippe Brunet.

ἀμήχανον ἔώρα) tout comme la ruse d'Ulysse (8, 93 : πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ) est inutile, puisque l'effroi le rend sourd à la situation de Nestor.

Les assaillants juifs sont alors, de leur côté, comme les Troyens, comme une sorte d'Hector collectif, tous animés de la même *furia*. Hector se croit autorisé à insulter Diomède (8, 163-166 : « Tu n'étais qu'une femme ; sauve-toi, vilaine poupée ; je ne plierai pas, tu n'escaladeras pas nos remparts, et tu n'emmèneras pas nos femmes dans tes vaisseaux ; je t'aurai d'abord donné à un mauvais génie », γυναικὸς ἄρ' ἀντὶ τέτυξο. | ἔρρε κακὴ γλήνη, ἐπεὶ οὐκ εἴξαντος ἐμεῖο | πύργων ἡμετέρων ἐπιθήσει, οὐδὲ γυναικας | ἄξις ἐν νήεσσι· πάρος τοι δαίμονα δώσω), tout comme, chez les Juifs assiégés, « un espoir inconsidéré excitait les esprits des Juifs [...] et ils étaient habités d'une grande confiance en l'avenir parce que la balance penchait momentanément en leur faveur » (66 : Τοῖς μὲν οὖν Ἰουδαίοις πλεονηκῆσασιν [...] ἐπήγειρε τὰς διανοίας ἄσκεπτος ἐλπίς, καὶ πολὺ θάρσος αὐτοῖς εἰς τὸ μέλλον [ἢ] πρόσκαιρος ῥοπή προυξέει). Par conséquent, l'*hybris* dont font preuve les assaillants juifs répond à celle dont fait déjà preuve Hector quand il insulte Diomède et lui promet de le tuer et de défaire les Grecs<sup>14</sup>.

À ce canevas dramatique, tout un réseau lexical du combat vient donner une couleur homérique supplémentaire. Notons tout d'abord que l'emploi du terme *basileus* à propos de Titus (58), à cette date, peut être une simple traduction grecque du titre de *princeps* ; il n'en reste pas moins qu'il anticipe la réalité : Titus ne sera associé au trône qu'en 71 (première puissance tribunicienne). Le terme est donc particulièrement bien venu pour l'assimiler rhétoriquement aux rois combattants de l'épopée homérique.

Quoi qu'il en soit, « une nuée de traits visait Titus [...] et] tous sifflaient en vain sans l'atteindre » (61 : τοσοῦτων γὰρ [...] βελῶν [...] κενὰ δὲ [...] ἀστοχούτων παρερροῖζεῖτο πάντα ; cf. *Il.* 16, 361 : σκέπτετ' ὀϊστῶν τε ῥοῖζον<sup>15</sup>), privilège réservé, dans l'*Iliade*, aux héros de premier plan (Hector dans le vers évoqué à l'instant) ; les autres sont immanquablement atteints. Il y a même, avec cette « nuée de traits<sup>16</sup> » qui le manquent une surenchère épique : Diomède, au chant 5 évite une lance (v. 16-17), puis reçoit une flèche qui ne le blesse que

<sup>14</sup> Ce n'est pas l'objet du présent article, mais si l'on veut comprendre en quoi la jactance d'Hector est bien plus excessive que celle de Diomède, il faut comparer ce passage à l'interpellation prudente d'Hector par Diomède (*Il.* 11, 362-367) voire, avec des motifs plus proches, mais sans affirmation *excessivement* hâbleuse, d'Alexandre Pâris par le même Diomède (*ibid.* 385-395).

<sup>15</sup> Recours à la même racine : παρερροῖζεῖτο chez Josèphe, ῥοῖζον chez Homère.

<sup>16</sup> Autre cas d'hyperbole épique, au § 55 : les Juifs sont en nombre infini (ἄπειροι), ce qui fait bien évidemment un contraste saisissant avec « les cavaliers en petit nombre » autour de Titus (56 : σὺν ὀλίγοις). Ce n'est pas l'objet de notre article, mais tout ce passage regorge d'indéfinis liés à l'expression du nombre et de la quantité : totalité, pluralité, rareté, unicité, toutes ces notions se répondent et participent activement à la structuration littéraire du récit.

superficiellement (v. 98-100), et il évite de nouveau une lance (v. 280-288) et c'est déjà héroïque en soi<sup>17</sup>. Titus est plus fort que Diomède, puisqu'il n'a « ni casque, ni cuirasse », alors que c'est à cette dernière que Diomède ou Ménélas doivent leur salut (4, 134-139 et 185-187). Même la notation d'un paysage de « fossés pour le jardinage, de murets transversaux et de nombreuses clôtures » (ἐκτετάφρευτο περὶ τὰς κηπείας, τοίχοις τε ἐπικαρσίοις καὶ πολλοῖς ἔρκεσι), qui pourrait paraître contraster avec le monde épique, n'est pas sans rappeler la notation du chant 5, qui se rapporte précisément à Diomède : « ni les digues ne le retiennent, ni les clôtures des vergers pleins de branches n'arrêtent sa venue soudaine » (v. 89-91 : τὸν δ' οὐτ' ἄρ τε γέφυραι ἐεργμέναι ἰσχανόωσιν, | οὐτ' ἄρα ἔρκεα ἴσχει ἀλωάων ἐριθηλέων | ἐλθόντ' ἐξαπίνης).

La remarque que les projectiles sont lancés « sans l'atteindre, comme à dessein » (61 : κενὰ δ' ὥσπερ ἐπίτηδες ἀστοχούντων παρερροϊζεῖτο πάντα<sup>18</sup>) peut également rappeler le fait que, quand un trait atteint ou manque le guerrier qui en est la cible, c'est le plus souvent parce qu'un dieu est intervenu ; ainsi au chant 5 : quand Diomède (encore lui), qui vient d'arrêter de son bouclier la lance de Pandaros, lance à son tour la sienne, « Athènè [la] dirige vers le nez de Pandaros, près de l'œil » (v. 290) tout comme, dans le chant 4 (v. 129-133), « elle repoussa le trait acéré » en protégeant Ménélas<sup>19</sup>.

<sup>17</sup> Au chant 13, dont il est le héros principal, Idoménée évite par deux fois une lance qui va néanmoins, chacune des deux fois, tuer un autre achéen (voir aussi 17, 304-311). Au chant 15, 312-319, les volées de flèches, comme toutes les volées de flèches, se perdent partiellement, mais font aussi des victimes (voir aussi 16, 772-778).

<sup>18</sup> L'expression est ambiguë, pour ne pas dire amphibologique, et difficile à traduire. « Mais tous [les traits, τὰ βέλη, sous-entendus ici parce que déjà nommés dans le membre de phrase qui précède] sifflaient en vain » ne pose pas de problème ; c'est le milieu de la proposition qui en pose : chez PLUTARQUE (*Moralia* 577d), le syntagme ὥσπερ ἐπίτηδες constitue une périphrase adverbiale : « du mieux possible » ; mais ὥσπερ pourrait tout aussi bien porter sur le participe ἀστοχούντων avec le sens de « comme si » (cf. BIZOS 1961, p. 164). Dans les deux cas, ἀστοχούντων ne peut rien être d'autre qu'un génitif absolu sans sujet : soit « [des gens, des entités dotées d'une volonté] faisant du mieux possible pour qu'ils n'atteignent pas leur but », soit « comme si [ces volontés] agissaient avec efficacité pour qu'ils n'atteignent pas leur but ». Supposer, comme Thackeray (dans la collection Loeb), que le sujet serait « les attaquants [juifs] » est assez gratuit : ils ne sont ni désignés, ni évoqués depuis πολεμίοις, sept lignes plus haut. Comme trois manuscrits (*PAM*) portent ἀστοχούντα, on peut certes penser que πάντα [βέλη sous-entendu], au nominatif, est le sujet (en cela, la traduction commune du P. Pelletier [C.U.F.] et de P. Savinel [Éd. de Minuit], « comme s'ils [les projectiles] faisaient exprès de le manquer », n'est pas absurde, elle est juste incohérente, pour le premier, avec son choix de conserver la forme au génitif dans le texte grec). Cependant, l'absence de sujet avec un génitif absolu (leçon majoritaire), peu après la remarque sur le rôle de la Divinité dans le sort de la guerre, suggère aussi une continuité de la pensée, à savoir que c'est bien un dieu qui fait que les projectiles manquent leur cible (cf. HUMBERT 1960, § 224, p. 131 : absence de sujet exprimé dans un énoncé où « le sujet se restitue aisément », ici par proximité).

<sup>19</sup> Et au chant 15, 461-473, c'est Zeus qui protège Hector en déviant une flèche décochée par Teucros.

La morale de l'affaire est tirée par Nestor : « Zeus donne la gloire, pour aujourd'hui [à Hector] ; demain, s'il le veut, il nous la redonnera. Mais un homme ne saurait entraver le dessein de Zeus. » Elle est pareillement tirée par Josèphe (ici s'opère un transfert au narrateur, qui ne peut pas faire parler Titus et a besoin de se poser en instituteur de vérité auprès son lecteur) : « la Divinité veille sur les aléas de la guerre et les périls qu'encourent les princes<sup>20</sup> ».

Bien sûr, il y a des *écarts* entre le modèle (l'hypotexte) et son avatar historiographique (son hypertexte). Car il ne s'agit pas d'un pastiche. Le vocabulaire n'est pas identique et, souvent, la continuité sémantique se fait surtout à travers des synonymes dont la couleur poétique vient plutôt de la tragédie attique<sup>21</sup>. De même, le lecteur ne retrouvera du style homérique ni les comparaisons (avec un fauve, avec la mer, avec un fleuve...) ni les épithètes épiques : les unes comme les autres sont étrangères au genre historique, à son exigence de relative sobriété et, probablement, jureraient dans l'esprit du lecteur ancien. On ne trouve pas non plus le nom de chaque cavalier qui tombe : tout défunt, chez Homère, a droit à cet honneur funèbre, alors que ceux qui sont évoqués à la fin de l'anecdote restent des officiers anonymes. Ce qui nourrit la relation d'intertextualité, ce sont des éléments dramatiques, éventuellement rhétoriques, mais pas à proprement parler des éléments stylistiques. Encore le récit est-il très ramassé (toujours pour des questions de convenance générique, probablement) et les coups victorieux que distribue Titus sont-ils évoqués de manière beaucoup plus lapidaire que pour les héros achéens ou troyens semant la mort autour de leur char : alors que, dans l'*Iliade*, on sait le nom des morts, leur fonction, leurs relations ou une de leurs particularités personnelles, quel coup les

<sup>20</sup> Voir aussi 17, 626-633.

<sup>21</sup> Sans donner au texte une coloration excessivement archaïsante (qui relèverait du pastiche), Πύργος, ἀποκλίνω, ἐξαίφνης, πύλη (55), θέω (56), τοῖχος, ἔρκος (57), ἀμήχανος (au sens d'*impraticable, impossible*), τρέπω (58), ἀλκή, ἐπιστρέφω (59), θώραξ, πολεμιστής, ἄπτω (avec βέλος, 61), ξίφος, ἵππον ἐλαύνω (62) se rencontrent dans l'*Iliade* (ἐπικάρσιος, 57, dans l'*Odyssée*). La forme ἀντικρύ (55) au sens de « face à » est même un homérisme caractérisé (voir BAILLY, p. 180c). Στῖφος, ἡ ἵππος [au sens collectif] (55), κράνος (61), ἀνατρέπω (62), στρατόπεδον (65) apparaissent avec Eschyle ; μνημεῖον (55), συνάπτω (56), l'emploi de πλευρός au singulier (62), avec Sophocle, chez qui le rédacteur a trouvé la formule θάρσος προξένει (66 ; cf *Trachiniennes* 726). Πρόσω + un verbe de mouvement (57) est commun à Homère et aux Tragiques, mais l'article devant l'adverbe est plutôt une marque d'atticisme : ce n'est pas l'objet de cet article, mais on pourrait montrer qu'il y a dans ce passage quatre strates chronologiques de grec : le lexique homérique, celui des Tragiques (et de Pindare), celui de la grande prose attique classique (principalement des modèles historiographiques : Xénophon au premier chef, Platon et Thucydide plus secondairement, avec une coloration hérodotéenne) ; enfin un vocabulaire strictement hellénistique. Sur l'atticisme des rédacteurs de la *Guerre*, cf. TACKERAY 2000, p. 67 ; sur le goût d'au moins l'un des rédacteurs des *Antiquités* pour la poésie tragique athénienne (goût qu'a pu partager Josèphe), p. 75-76.

atteint et dans quelle disposition d'esprit ils meurent<sup>22</sup>, le récit de Josèphe reste entièrement focalisé sur les gestes du prince, eux-mêmes réduits à l'essentiel : il « s'ouvre un passage à force de coups » (59 : διεκπαῖσαι πρὸς τοὺς σφετέρους βιαζόμενος). Fait plutôt rare dans ses descriptions, la mort est ici traitée de manière allusive.

Bien entendu, le recours à l'épopée homérique est à la fois un *ornamentum* du texte et un gage d'intégration, ou de mise à niveau avec la culture la plus classique, la plus noble, la plus à même d'inclure un auteur juif dans le cercle des écrivains « débarbarisés ».

Mais l'effet (sinon le but) de cette utilisation d'éléments constitutifs du récit épique (on pourrait parler comme Henri Wittman de *narrèmes*<sup>23</sup>), n'est pas seulement esthétique : elle permet d'héroïser la figure du prince héritier (et elle seulement, dans le camp romain), et de conférer une forme de noblesse à cette dynastie de « parvenus<sup>24</sup> ».

Or, par contrecoup, cela héroïse la figure de son adversaire, le peuple juif<sup>25</sup>, fût-ce dans sa composante la plus antipathique à Josèphe, la faction messianiste et apocalyptique soulevée contre la première puissance militaire du monde connu. La démarche de Josèphe est aussi plus complexe qu'elle n'en a l'air (et que ne le répètent les vieux clichés sur Josèphe, lui qu'on accuse souvent d'être complaisant avec les Romains). Je ne crois pas à la naïveté du courtisan Josèphe et je pense que, en réalité, l'énonciation est souvent plus complexe, à plusieurs « étages » : il y a le sens obvie et le sens obtus ; en l'occurrence, un jeu entre compliment apparent et compliment par effet retour. Mais ce qui émane confusément du texte, c'est également un effet de lecture différenciée selon le lecteur. Assurément, les Grecs sont les vainqueurs et les Romains ne peuvent pas se sentir maltraités de leur être comparés. Mais, depuis la geste césarienne et octavienne, depuis Virgile, les Troyens bénéficient d'une aura particulière : ils sont (à travers Énée, le combattant réchappé du siège, de la prise et de l'incendie de sa ville) la semence de la même Rome qui a vaincu les Grecs, puis assiégé, pris et incendié Jérusalem. En filigrane, derrière cette analogie, se cache la possibilité, parlante uniquement

<sup>22</sup> Par exemple pour Agamemnon, au chant 11, 91-162 ; pour Patrocle, au chant 16, 284-363 et 692-697.

<sup>23</sup> WITTMAN 1975, p. 19-28 : « Narrème désigne tout élément minimal ayant, en plus d'une fonction narrative, la structure superficielle (P<sub>0</sub>,...,P<sub>n</sub>) où P symbolise [une] 'phrase' ayant un rapport 'organique' avec d'autres phrases. » (citation : p. 19-20). Cet outil linguistique et narratologique, éminemment structuraliste, semble remonter à DORFMAN 1969. Mais Dorfman donne aux narrèmes un caractère d'enchaînement nécessaire qui me semble devoir être assoupli si on veut pouvoir l'appliquer à tout ce qui est intertextualité, contacts culturels, etc.

<sup>24</sup> Sur Homère comme école de comportement aristocratique, cf. MARROU 1981 [1948<sup>1</sup>], p. 32-38.

<sup>25</sup> L'éloge indirect a déjà été théorisé par ARISTOTE, *Rhétorique* 3, 1418a, 33-37.

pour un lecteur des livres de *Jérémie* et de *Daniel*<sup>26</sup> (donc pour un juif hellénisé), que, les empires se succédant, un jour, le vaincu de cette ère ne soit le vainqueur de la prochaine... L'Hector messianiste est bien mort ; le second Temple est bien détruit ; mais qui sait si un *pius Aeneas* juif, un jour ? Le pouvoir sur le monde, qui est venu d'Orient conformément à un oracle qui y circulait<sup>27</sup>, pourrait un jour y revenir, conformément aux prédictions de Jérémie, à l'interprétation que donne Daniel du songe de Nabuchodonosor (qui ne sait pas qu'il a rêvé de la finitude des empires) et comparablement aux récits inspirés de Virgile.

Il y a donc une poétique du récit de guerre, qui se croise avec une « grille de lecture historique du réel » pour inspirer à la fois une réception et une restitution de la réalité perçue. Il peut s'agir ailleurs, j'y ai fait allusion dans l'introduction de cet article, d'un entrelacement entre, pour tous, une vision réaliste des victimes et, pour une part de son lectorat, une compréhension du phénomène à travers la réalisation et la répétition du texte biblique. Il peut s'agir encore de décrire la Jérusalem réelle en une nouvelle Babylone, un monument sublime qui présente la double supériorité d'être plus sacré et de pouvoir survivre grâce à la volonté continue de tout un peuple. Il s'agit ici d'exalter les combattants des deux camps, le vainqueur ostensiblement, le vaincu plus indirectement, et de suggérer à *bon entendeur* que le peuple vaincu, que la cité en cendres peuvent renaître, quelque part, un jour.

Cette écriture du monde est composite, culturellement éclectique, caractéristique d'un temps et d'un lieu (ou d'une série de lieux) où se croisent et s'hybrident des cultures et des traditions littéraires originellement étrangères l'une à l'autre, culturellement et génériquement ; elles sont étrangères au sens également où Josèphe assimile une culture depuis longtemps annexée à son éducation par l'étranger dominant (un phénomène d'acculturation, probablement amplifié par le choix des secrétaires qui l'assistent) pour lui apporter en retour la connaissance de la culture du vaincu, ô combien étrangère à sa mentalité et même à son simple champ de connaissance (un phénomène de transfert culturel). Mais dans le même temps, il est très probable qu'il joue très habilement sur ce double registre de l'acculturation à une culture globalisée et de l'*étrangeté résistante* pour donner à comprendre des choses *différentes* à son lecteur gréco-romain païen et à son lecteur juif, qu'il soit Juif d'Italie, diasporique, ou Juif du Proche-Orient, de passage à la cour.

---

<sup>26</sup> Jr 25.11-14, 29.10 ; Dn 2.31-35.

<sup>27</sup> FLAVIUS JOSÈPHE, *BJ* 3, 400-407.

## BIBLIOGRAPHIE

- BARDET S. 2020, « Le siège de Jérusalem selon Flavius Josèphe », in *La Destruction de Jérusalem (70 ap. J.-C.) : lectures, représentations et enjeux, entre Antiquité et Moyen Âge*, F. Chapot (éd.), Turnhout, p. 137-172.
- BENARIO H. 1983, « The *Carmen de bello Actiaco* and Early imperial Epic », *ANRW* 2.30.3, p. 1656-1662.
- BIZOS M. 1961, *Syntaxe grecque*, Paris.
- CHAPOT F. – VIX J.-L. 2020, « Le motif littéraire de la destruction des villes », in *La Destruction de Jérusalem (70 ap. J.-C.) : lectures, représentations et enjeux, entre Antiquité et Moyen Âge*, F. Chapot (éd.), Turnhout, p. 83-122.
- DORFMAN E. 1969, *The Narreme in the Medieval Romance Epic. An Introduction to Narrative Structures*, Toronto.
- HADAS-LEBEL M. 1989, *Flavius Josèphe. Le Juif de Rome*, Paris.
- HOLLIS A. S. 2007, *Fragments of Roman Poetry c. 60 BC-AD 20*, Oxford.
- HUMBERT J. 1960, *Syntaxe grecque*, Paris.
- MARROU H.-I. 1981 [1948<sup>1</sup>], *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité* I, Paris.
- FLORES E. (éd.) 2011, *Cn. Naevi Bellum Poenicum*, Napoli.
- RIESE A. (éd.) 1869, *Anthologia latina, sive Poesis latinae supplementum* I, Leipzig.
- SCAPPATICCIO M. Ch. 2010, « Il *PHerc.* 817 : echi virgiliani e “pseudoaugusteismo” », *Cronache ercolanesi*, 40, p. 99-136.
- THACKERAY H. St. J. 2000, *Flavius Josèphe : l'homme et l'historien* [*Josephus : The Man and Historian*, 1929], Paris.
- VIDAL-NAQUET P. 1977, *Du bon usage de la trahison*, Paris.
- WITTMAN H. 1975, « Théorie des narrèmes et algorithmes narratifs », *Poetics* (Amsterdam) 4, p. 19-28.
- ZECCHINI G. 1987, *Il Carmen de Bello Actiaco. Storiografia e lotta politica in età Augustea*, Stuttgart.